

# Privilèges

par Simone de Beauvoir

*nrf*

LES ESSAIS LXXVI

**Gallimard**

Extrait de la publication









## AVANT-PROPOS

*Écrits à des époques et dans des perspectives différentes, ces essais répondent néanmoins à une même question : comment les privilégiés peuvent-ils penser leur situation? L'ancienne noblesse a ignoré ce problème : elle défendait ses droits, elle en usait sans se soucier de les légitimer. Au contraire la bourgeoisie montante s'est forgé une idéologie qui a favorisé sa libération; devenue classe dominante, elle ne peut songer à en répudier l'héritage. Mais toute pensée vise l'universalité : justifier sur le mode universel la possession d'avantages particuliers n'est pas une entreprise facile.*

*Il y a un homme qui a osé assumer systématiquement la particularité, la séparation, l'égoïsme : Sade. C'est à lui que notre première étude est consacrée. Descendant de cette noblesse qui affirmait ses privilèges à coups d'épée, séduit par le rationalisme des philosophes bourgeois, il a tenté entre les attitudes des deux classes une curieuse synthèse. Il a revendiqué sous sa forme la plus extrême l'arbitraire de son bon plaisir et prétendu fonder idéologiquement cette revendication. Il a échoué. Ni dans sa vie ni dans son œuvre il n'a surmonté les contradictions du solipsisme. Du moins a-t-il eu le mérite de montrer avec éclat que le privilège ne peut être qu'égoïstement voulu, qu'il est impossible de le légitimer aux yeux de tous. En posant comme irréconciliables les in-*

rêts du tyran et ceux de l'esclave, il a pressenti la lutte des classes. C'est bien pourquoi le privilégié moyen prend peur devant cet homme extrême. Assumer l'injustice comme telle, c'est reconnaître qu'il y a une autre justice, c'est mettre en question sa vie et soi-même. Cette solution ne saurait satisfaire le bourgeois d'Occident. Il souhaite se reposer sans effort et sans risque dans la possession de ses droits : il veut que sa justice soit la justice. Nous avons examiné dans notre second essai les procédés utilisés par les conservateurs d'aujourd'hui pour valoriser l'iniquité. Notre dernier article est l'analyse d'un cas particulier. Du fait que la culture est elle-même un privilège, beaucoup d'intellectuels se rangent aux côtés de la classe la plus favorisée : on verra par quelles falsifications et quels sophismes l'un d'eux s'efforce à nouveau de confondre l'intérêt général et l'intérêt bourgeois. En tous ces cas, l'échec était fatal : il est impossible aux privilégiés d'assumer sur le plan théorique leur attitude pratique. Ils n'ont d'autre recours que l'étourderie et la mauvaise foi.

# FAUT-IL BRULER SADE?



*Impérieux, colère, emporté, extrême en tout, d'un dérèglement d'imagination sur les mœurs qui de la vie n'a eu son pareil, athée jusqu'au fanatisme, en deux mots me voilà et encore un coup tuez-moi ou prenez-moi comme cela car je ne changerai pas.*

Ils ont choisi de le tuer, d'abord à petit feu dans l'ennui des cachots, et puis par la calomnie et l'oubli; cette mort-là, il l'avait lui-même souhaitée : *La fosse une fois recouverte, il sera semé au-dessus des glands afin que par la suite... les traces de ma tombe disparaissent de la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes...* De ses dernières volontés, celle-ci seule fut respectée, mais très soigneusement : le souvenir de Sade a été défiguré par des légendes imbéciles<sup>1</sup>; son nom même s'est dilué dans les mots pesants : sadisme, sadique; ses journaux intimes ont été perdus, ses manuscrits brûlés — les dix volumes des *Journées de Florabelle* à l'instigation de son propre fils — ses livres interdits; si, vers la fin du XIX<sup>e</sup>, Swinburne et quelques curieux s'intéressent à son cas, il faut attendre Apollinaire pour qu'une place lui soit rendue dans les Lettres françaises; encore

---

1. Le vieux Sade se faisant apporter des paniers de roses, les respirant voluptueusement et les souillant ensuite avec un rire sardonique dans la boue des ruisseaux : les journalistes d'aujourd'hui nous ont appris comment se fabrique ce genre d'anecdotes.

est-il loin de l'avoir officiellement conquise : on peut feuilleter des ouvrages compacts et minutieux sur « les Idées au XVIII<sup>e</sup> », voire sur « la Sensibilité au XVIII<sup>e</sup> », sans y relever une fois son nom. On comprend que par réaction contre ce silence scandaleux les zélateurs de Sade aient été amenés à saluer en lui un génial prophète : son œuvre annoncerait à la fois Nietzsche, Stirner, Freud, et le surréalisme; mais ce culte, fondé comme tous les cultes sur un malentendu, en divinisant le « divin marquis » le trahit à son tour; quand nous souhaiterions comprendre, on nous enjoint d'adorer. Les critiques qui ne font de Sade ni un scélérat ni une idole mais un homme, un écrivain, ils se comptent sur les doigts d'une main. Grâce à eux, Sade est revenu enfin sur terre, parmi nous. Mais où se situe-t-il au juste? En quoi mérite-t-il de nous intéresser? Ses admirateurs mêmes reconnaissent volontiers que son œuvre est dans sa plus grande partie illisible; philosophiquement, elle n'échappe à la banalité que pour sombrer dans l'incohérence. Quant à ses vices, ils n'étonnent pas par leur originalité; dans ce domaine, Sade n'a rien inventé et on rencontre à profusion dans les traités de psychiatrie des cas pour le moins aussi étranges que le sien. En vérité, ce n'est ni comme auteur ni comme perversi sexuel que Sade s'impose à notre attention : c'est par la relation qu'il a créée entre ces deux aspects de lui-même. Les anomalies de Sade prennent leur valeur du moment où, au lieu de les subir comme une nature donnée, il élabore un immense système afin de les revendiquer; inversement, ses livres nous attachent dès que nous comprenons qu'à travers leurs rabâchages, leurs clichés, leurs maladroites il essaie de nous communiquer une expérience dont la particularité est cependant de se vouloir incommunicable. Sade a tenté de convertir son destin

psycho-physiologique en un choix éthique; et de cet acte par lequel il assumait sa séparation, il a prétendu faire un exemple et un appel : c'est par là que son aventure revêt une large signification humaine. Pouvons-nous sans renier notre individualité satisfaire nos aspirations à l'universalité? ou est-ce seulement par le sacrifice de nos différences que nous pouvons nous intégrer à la collectivité? Ce problème nous touche tous. Chez Sade, les différences sont poussées jusqu'au scandale, et l'immensité de son travail littéraire nous montre avec quelle passion il souhaitait être accepté par la communauté humaine : le conflit qu'aucun individu ne peut éluder sans se mentir, on le rencontre donc chez lui sous sa forme la plus extrême. C'est le paradoxe et, en un sens, le triomphe de Sade, que pour s'être entêté dans ses singularités, il nous aide à définir le drame humain dans sa généralité.

Pour comprendre le développement de Sade, pour saisir dans cette histoire la part de sa liberté, pour mesurer ses réussites et ses échecs, il serait utile de connaître exactement les données de sa situation. Malheureusement, malgré le zèle de ses biographes, la personne et l'histoire de Sade demeurent sur bien des points obscures. Nous ne possédons de lui aucun portrait authentique; et les descriptions que ses contemporains nous ont laissées de lui sont très pauvres. Les dépositions du procès de Marseille nous le montrent à trente-deux ans « d'une jolie figure, visage rempli », de taille moyenne, vêtu d'un frac gris et d'une culotte de soie couleur souci, portant une plume au chapeau, une épée au côté, une canne à la main. Le voici à cinquante-trois ans, d'après un certificat de résidence datant du 7 mai 1793 : « Taille de cinq pieds deux pouces, cheveux presque blancs, visage rond, front découvert, yeux bleus, nez ordinaire, menton rond. » Le signalement du

23 mars 1794 est un peu différent : « Taille cinq pieds deux pouces une ligne, nez moyen, bouche petite, menton rond, cheveux blonds gris, visage ovale, front découvert et haut, yeux bleus clairs. » Il avait alors perdu sa « jolie figure » puisqu'il écrivait, quelques années plus tôt, de la Bastille : *J'ai acquis, faute d'exercice, une corpulence si énorme qu'à peine puis-je me remuer.* C'est cette corpulence qui frappa d'abord Charles Nodier quand il croisa Sade, en 1807, à Sainte-Pélagie : « Une obésité énorme qui gênait assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'élégance dont on retrouvait des traces dans l'ensemble de ses manières. Ses yeux fatigués conservaient cependant je ne sais quoi de brillant et de fiévreux qui s'y ranimait de temps à autre, comme une étincelle expirante sur un chardon éteint. » Ces témoignages, les seuls que nous possédions, ne nous permettent guère d'évoquer un visage singulier; on<sup>1</sup> a dit que la description de Nodier fait penser à Oscar Wilde vieillissant; elle suggère aussi Montesquiou, Maurice Sachs; elle nous invite à rêver qu'il y a du Charlus chez Sade; mais c'est une indication bien fragile. Ce qui est plus regrettable encore, c'est que nous soyions si mal informés sur son enfance. Si l'on prend le récit de Valcour pour une ébauche d'autobiographie, Sade aurait connu de bonne heure le ressentiment et la violence : élevé auprès de Louis-Joseph de Bourbon qui avait juste son âge, il semble qu'il se défendit contre l'arrogance égoïste du petit prince par des colères et des coups si brutaux qu'il fallut l'éloigner de la cour. Que son séjour au sombre château de Saumane et dans l'abbaye décadente d'Ébreuil ait marqué son imagination, ce n'est pas douteux; mais sur ses brèves années d'étude, sur

1. DESBORDES : *Le Vrai Visage du marquis de Sade.*

son passage dans l'armée, sur sa vie d'*agréable* mondain et débauché nous ne savons rien de significatif. On peut essayer d'en inférer de son œuvre à sa vie : c'est ce qu'a fait Klossowski, qui voit dans la haine vouée par Sade à sa mère la clé de sa vie et de son œuvre; mais il induit cette hypothèse du rôle joué par la mère dans les écrits de Sade; c'est-à-dire qu'il se borne à décrire sous un certain angle le monde imaginaire de Sade; il ne nous en découvre pas les racines dans le monde réel. En fait, c'est, *a priori*, d'après des schémas généraux, que nous soupçonnons l'importance des rapports de Sade avec son père, avec sa mère; dans leur détail singulier ils nous échappent. Quand nous commençons à découvrir Sade, il est fait déjà et nous ne savons pas comment il est devenu ce qu'il est. Une telle ignorance nous interdit de rendre compte de ses tendances et de ses conduites spontanées; la nature de son affectivité, les traits singuliers de sa sexualité nous apparaissent comme des données que nous pouvons seulement constater. De cette regrettable lacune, il résulte que l'intimité de Sade nous échappera toujours; toute explication laissera derrière elle un résidu que seule l'histoire infantile de Sade aurait pu éclairer. Néanmoins, ces limites imposées à notre compréhension ne doivent pas nous décourager; car Sade, avouons-le, ne s'est pas borné à subir passivement les conséquences de ses choix primitifs; ce qui nous intéresse en lui, bien plus que ses anomalies, c'est la manière dont il les a assumées. De sa sexualité il a fait une éthique, cette éthique il l'a manifestée dans une œuvre littéraire; c'est par ce mouvement réfléchi de sa vie d'adulte que Sade a conquis sa véritable originalité. La raison de ses goûts nous demeure obscure; mais nous pouvons saisir comment de ces goûts il a fait des principes, et pourquoi il a porté ceux-ci jusqu'*au fanatisme*.

Superficiellement, Sade, à vingt-trois ans, ressemble à tous les fils de famille de son temps; il est cultivé, il aime le théâtre, les arts, la lecture; il est dissipé : il entretient une maîtresse, la Beauvoisin, et court les maisons de rendez-vous; il se marie sans enthousiasme, conformément à la volonté paternelle, avec une jeune fille de petite noblesse, mais riche, Renée-Pélagie de Montreuil. C'est alors qu'éclate le drame qui se répercutera — et se répétera — à travers toute sa vie : marié en mai, Sade est arrêté en octobre pour des excès commis dans une maison où il s'est rendu dès le mois de juin; les motifs de l'arrestation sont assez graves pour que Sade adresse au gouverneur de la prison des lettres égarées où il le supplie de les tenir cachées, sinon il sera, dit-il, perdu sans recours. Cet épisode nous fait pressentir que l'érotisme de Sade avait déjà un caractère inquiétant; ce qui confirme cette hypothèse, c'est qu'un an plus tard l'inspecteur Marais avertit les maquerelles de ne plus prêter de filles au marquis. Mais son intérêt réside moins dans les renseignements qu'il nous fournit que dans la révélation qu'il a constituée pour Sade même : à l'orée de sa vie d'adulte il découvre brutalement qu'entre son existence sociale et ses plaisirs individuels une conciliation est impossible.

Le jeune Sade n'a rien d'un révolutionnaire, ni même d'un révolté; il est tout prêt à accepter la société telle qu'elle est; soumis à son père <sup>1</sup> au point de recevoir de lui, à vingt-trois ans, une épouse qui lui déplait, il n'envisage pas d'autre destin que celui auquel il est héréditairement voué : il sera époux,

---

1. Klossowski s'étonne que Sade ne lui manifeste aucune rancune; mais Sade ne déteste pas spontanément l'autorité : qu'un individu use et abuse de ses droits, il l'admet. Sade, héritier des biens paternels, ne s'oppose d'abord à la société que sur un plan individuel et affectif, à travers des femmes : épouse et belle-mère

père, marquis, capitaine, châtelain, lieutenant général; il ne souhaite aucunement renoncer aux privilèges que lui assurent son rang et la fortune de sa femme. Cependant il ne saurait non plus s'en satisfaire; on lui offre des occupations, des charges, des honneurs : aucune entreprise, rien qui intéresse, qui amuse, qui agite; il ne veut pas être seulement ce personnage public dont les conventions et la routine commandent tous les gestes, mais aussi un individu vivant; il n'est qu'un lieu où celui-ci puisse s'affirmer, et ce n'est pas le lit où Sade est accueilli trop fatalement par une épouse prude, mais la maison close où il achète le droit de déchaîner ses rêves. Il en est un qui est commun à la plupart des jeunes aristocrates de ce temps; rejetons d'une classe descendante qui a naguère détenu un pouvoir concret mais qui ne possède plus aucune prise réelle sur le monde, ils tentent de ressusciter symboliquement au secret des alcôves la condition dont ils gardent la nostalgie : celle du despote féodal, solitaire et souverain; les orgies du duc de Charolais, entre autres, étaient célèbres et sanglantes; c'est cette illusion de souveraineté dont Sade, lui aussi, a soif. *Que désire-t-on quand on jouit? Que tout ce qui vous entoure ne s'occupe que de vous, ne pense qu'à vous, ne soigne que vous... il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il b...* L'ivresse de la tyrannie conduit immédiatement à la cruauté, car le libertin, en molestant l'objet qui le sert, éprouve tous les charmes que goûte un individu nerveux à faire usage de ses forces; il domine, il est tyran.

A vrai dire, c'est un bien petit exploit que de fouetter, moyennant une rétribution convenue, quelques filles; que Sade y attache tant de prix, c'est un fait qui le met tout entier en question. Il est frappant que hors les murs de sa « petite maison » il ne songe aucunement à *faire usage de ses*

*forces*: on n'entrevoit nulle ambition en lui, nul esprit d'entreprise, nulle volonté de puissance et je croirais même volontiers qu'il était lâche. Sans doute est-ce systématiquement qu'il impute à ses héros tous les traits que la société considère comme des tares: mais il a peint Blangis avec tant de complaisance qu'on est en droit de supposer qu'il s'est projeté en lui: et ces mots ont l'accent direct d'un aveu : *Un enfant résolu eût effrayé ce colosse... il devenait timide et lâche, et l'idée du combat le moins dangereux mais à égalité de force l'eût fait fuir à l'extrémité de la terre.* Que Sade, tantôt par étourderie, tantôt par générosité, ait été capable d'extravagantes audaces ne contredit pas l'hypothèse d'une timidité peureuse à l'égard de ses semblables et, plus généralement, devant la réalité du monde. La fermeté d'âme, s'il en parle tant, ce n'est pas qu'il la possède mais qu'il la convoite : dans l'adversité, il geint, il s'agite, il s'égare. La crainte de manquer d'argent qui l'a hanté sans trêve traduit une inquiétude plus diffuse : il se méfie de tout, de tous, parce qu'il se sent désadapté. Il l'est : il se conduit avec désordre, accumule des dettes, s'empporte hors de propos, fuit ou se rend à contretemps; il tombe dans tous les pièges. Ce monde à la fois ennuyeux et menaçant qui ne lui propose rien de valable et auquel il ne sait trop que demander, il s'en désintéresse; il ira chercher ailleurs sa vérité. Quand il écrit que la passion de la jouissance *subordonne et réunit en même temps* toutes les autres, il nous donne une exacte description de sa propre expérience; il a subordonné son existence à son érotisme parce que l'érotisme lui est apparu comme le seul accomplissement possible de son existence; s'il s'y voue avec tant de fougue, d'imprudence et d'entêtement, c'est qu'il attache plus d'importance aux histoires qu'à travers l'acte voluptueux il se raconte qu'aux évé-

nements contingents : il a choisi l'imaginaire.

Sans doute Sade s'est-il cru d'abord en sécurité dans ses paradis chimériques qu'une cloison étanche semblait séparer de l'univers du sérieux. Et peut-être, si aucun scandale n'eût éclaté, il n'eût été qu'un ordinaire débauché connu dans des endroits spécialisés pour ses goûts un peu spéciaux; il y avait à cette époque bien des libertins qui se livraient à de pires orgies, impunément; mais je suppose que dans le cas de Sade le scandale était fatal; il est certains « perversis sexuels » auxquels s'applique exactement le mythe de M. Hyde et du docteur Jekyll; ils espèrent d'abord pouvoir satisfaire leurs « vices » sans compromettre leur personnage officiel; mais s'ils sont assez imaginatifs pour se penser, peu à peu, par un vertige où se mêlent honte et orgueil, ils se démasquent : ainsi Charlus, malgré ses ruses, et par ses ruses mêmes. Dans quelle mesure y a-t-il eu dans l'imprudencence de Sade de la provocation? Il est impossible d'en décider. Sans doute a-t-il voulu affirmer la radicale séparation de sa vie familiale et de ses plaisirs privés; et sans doute aussi ne pouvait-il se satisfaire de ce triomphe clandestin qu'en le poussant jusqu'au point limite où il débordait la clandestinité. Sa surprise ressemble à celle de l'enfant qui frappe sur un vase jusqu'à ce que celui-ci se brise. Jouant avec le danger, il se croyait encore souverain; mais la société le guettait; elle refuse tout partage, elle réclame chaque individu sans réserve; elle a eu vite fait de s'emparer du secret de Sade et de l'intégrer sous la figure du crime.

C'est par des prières, par l'humilité, par la honte que Sade réagit d'abord; il supplie qu'on lui permette de revoir sa femme qu'il s'accuse d'avoir gravement offensée; il réclame un confesseur et lui ouvre son cœur; ce n'est pas là pure hypocrisie; du jour au lendemain une affreuse métamorphose s'est

opérée : des conduites naturelles, innocentes, qui n'étaient jusque-là que des sources de plaisir, les voilà devenues des actes punissables, et le jeune agréable s'est changé en brebis galeuse. Il est probable qu'il avait connu dès l'enfance — peut-être à travers ses relations avec sa mère — l'odieux déchirement du remords; mais le scandale de 1763 le ravive d'une manière dramatique : Sade pressent que désormais pendant toute sa vie il sera un coupable. Car il accorde trop de valeur à ses récréations, pour envisager un instant d'y renoncer; plutôt, il se débarrassera de la honte par le défi. Il est remarquable que le premier de ses actes délibérément scandaleux se situe tout de suite après sa détention : la Beauvoisin l'accompagne au château de La Coste, et sous le nom de M<sup>me</sup> de Sade elle danse et joue la comédie devant toute la noblesse provençale, cependant que l'abbé de Sade se voit contraint à une muette complicité. La société a dénié à Sade toute liberté clandestine, elle a prétendu socialiser son érotisme : inversement la vie sociale du marquis se déroulera dorénavant sur un plan érotique. Puisqu'on ne peut séparer avec tranquillité le mal du bien pour se donner tour à tour à l'un et à l'autre, c'est en face du bien et même en fonction de lui qu'il faut revendiquer le mal. Que son attitude ultérieure ait ses racines dans le ressentiment, Sade nous l'a confié à plusieurs reprises : *Il y a des âmes qui paraissent dures à force d'être susceptibles d'émotions et celles-là vont quelquefois bien loin : ce qu'on prend en elles pour de l'insouciance et de la cruauté n'est qu'une manière à elles seules connue de sentir plus vivement que les autres*<sup>1</sup>. Et Dolmancé<sup>2</sup> impute ses vices à la mé-

---

1. *Aline et Valcour.*

2. *La Philosophie dans le boudoir.*

chanceté des hommes : *Ce fut leur ingratitude qui sécha mon cœur, leur perfidie qui détruisit en moi ces vertus funestes pour lesquelles j'étais peut-être né comme vous.* La morale démoniaque qu'il érigea plus tard en théorie, elle est d'abord pour Sade une expérience vécue.

C'est à travers Renée-Pélagie que Sade a connu toute la fadeur de la vertu et son ennui : il les confond dans un dégoût que seul peut susciter un être de chair et d'os; mais ce qu'il apprend aussi de Renée avec délices, c'est que sous sa figure concrète, charnelle, individuelle, le bien peut être vaincu en combat singulier; sa femme n'est pas pour lui une ennemie, mais, comme tous les personnages d'épouses qu'elle lui a inspirés, une victime de choix : celle qui se veut complice. Les rapports de Blamont avec sa femme reflètent sans doute assez exactement ceux de Sade avec la marquise; Blamont se complaît à caresser sa femme dans l'instant où il trame contre elle les plus noires machinations; infliger une jouissance — Sade l'a compris cent cinquante ans avant les psychanalystes, et nombreuses sont dans son œuvre les victimes qu'on soumet au plaisir avant de les torturer — cela peut être une violence tyrannique; et le bourreau déguisé en amant s'enchanté de voir l'amoureuse crédule, pâmée de volupté et de reconnaissance, confondre la méchanceté avec la tendresse. Unir des joies si subtiles à l'accomplissement d'un devoir social, c'est assurément ce qui a encouragé Sade à faire trois enfants à sa femme. Mais il a obtenu bien davantage encore : la vertu s'est faite l'alliée du vice et son esclave. Pendant des années M<sup>me</sup> de Sade a couvert les fautes de son mari, elle l'a fait courageusement évader de Miolans, elle a favorisé l'intrigue de sa sœur avec le marquis et ensuite les orgies du château de La



*nrf*